

**Le langage des « gendarmes » et des « voleurs »**  
Étude comparative du vocabulaire de la pègre et de la police en français et en anglais

Jean-Paul Brunet

Volume 26, Number 2, juin 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002157ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002157ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunet, J.-P. (1981). Le langage des « gendarmes » et des « voleurs » : étude comparative du vocabulaire de la pègre et de la police en français et en anglais. *Meta*, 26(2), 135–140. <https://doi.org/10.7202/002157ar>

# Le langage des « gendarmes » et des « voleurs » : Étude comparative du vocabulaire de la pègre et de la police en français et en anglais\*

JEAN-PAUL BRUNET

« On se représente le traducteur, penché sur un glossaire, transposant mot à mot, d'une main appliquée et langue pendante. Le résultat n'est pas fameux. Un traducteur devrait parler couramment le slang et la langue verte. Mais pour cela, il aurait fallu qu'il truande vingt ans à Broadway et autant à Montmartre... Une vie entière ».

Auguste le Breton,  
*l'Argot chez les vrais de vrais*, p. 318-319.

Si, par choix ou par nécessité, un groupe d'individus est amené à vivre en marge de la société, il adopte naturellement une attitude de défiance, voire d'hostilité, envers toutes les autres classes sociales. Il éprouve aussi, parallèlement, le besoin de se constituer un vocabulaire complet lui permettant d'échapper plus facilement à l'attention ou aux recherches. Ainsi naquit l'argot qui était, à l'origine, le langage des mendiants, puis celui des voleurs et des tricheurs, bref de tous ceux qui vivaient de la charité ou de la crédulité d'autrui.

Mais que faut-il entendre au juste par argot ? La question n'est pas superflue car, suivant les milieux ou les individus, ce terme sert à désigner un ensemble de faits linguistiques assez différents. Dans l'usage courant, parler argot, c'est employer des mots et des expressions bannis du langage châtié. L'argotier, comme on désigne celui qui connaît et parle l'argot, affecte une indépendance de langage par l'utilisation de vocables dont la pittoresque verdeur rachète, à l'occasion, la trivialité. À cette conception vague, la linguistique oppose une définition plus précise. Au sens étroit du mot, l'argot est le langage des malfaiteurs et, par extension, il désigne aussi un certain nombre de langages spéciaux — dits langages de métiers — qui offrent des traits communs avec le précédent.

En fait, ce terme désignait, au départ, non une langue mais la confrérie des gueux et mendiants qui peuplaient les fameuses Cours des Miracles,

---

\* Colloque de Glendon, 1980.

baptisées précisément au Moyen Âge « Royaume de l'Argot ». L'ancienne pègre, organisée en bandes fortement hiérarchisées, vivait dans ces quartiers clos constituant un dédale de venelles, de passages et de culs-de-sac où la police elle-même n'osait s'aventurer. Évoluant dans une société close, les truands utilisaient également un langage clos destiné à berner leurs victimes.

C'est ainsi que, par extension, le terme d'argot s'est appliqué à leur langage ; on a dit d'abord le « jargon de l'Argot » puis, tout simplement, l'argot, selon le procédé de métonymie. Voici d'ailleurs la définition de ce mot attesté dans ce sens pour la première fois dans le *Dictionnaire* de Richelet, publié en 1680 : « langage des gueux et des coupeurs de bourse, qui s'expliquent d'une manière qui n'est intelligible qu'à ceux de leur cabale ». Cette définition allait être reprise par le *Littré* sous cette forme guère modifiée : « langage particulier aux vagabonds, aux mendiants, aux voleurs et intelligible pour eux seuls ».

Ces deux définitions mettent clairement en relief le caractère cryptologique de ce langage, fruit d'un effort réfléchi et systématique pour constituer parallèlement au vocabulaire courant un vocabulaire nouveau et secret. L'argot devait d'ailleurs conserver cette particularité tout au long de son évolution diachronique. Historiquement, l'argot est donc né dans des milieux isolés où se pratiquait la vie en commun. C'était un idiome conditionné par le milieu et les besoins du groupe, qu'il s'agisse des « coupeurs de bourse » du Moyen Âge ou des « bandits de grand chemin » des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Les malandrins, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, nous offrent bien le type des ambulants qui vivaient en bandes, par petits groupes, en marge de la société, se déplaçant sans cesse pour exécuter leurs mauvais coups, pour dépister la police, pour aller au bagne ou en revenir. Aussi ont-ils eu leur argot spécial dans tous les pays d'Europe. Il n'est pas moins remarquable que, lorsqu'avec le XIX<sup>e</sup> siècle les bandits en troupes ont fait place aux malfaiteurs d'occasion plus isolés (la dernière « bande » en France fut celle d'Orgères arrêtée et jugée en 1800), l'argot des malfaiteurs a promptement cessé d'être un langage à part, pour fusionner peu à peu avec le langage populaire<sup>1</sup>.

Si l'argot, langue usuelle des malfaiteurs, est bien une branche de la langue populaire, il ne se confond cependant pas avec elle car il occupe une place originale par rapport aux argots professionnels et à l'ensemble complexe des parlers qui constituent la langue. La pègre partage, il est vrai, la grande majorité de ses mots et de leurs modes de formation avec les classes populaires dont elle est issue et au milieu desquelles elle vit, leur empruntant et leur donnant dans un brassage constant de la société et du langage.

En outre, la pègre, son organisation, ses mœurs et, surtout, son langage ont, de tout temps, exercé une véritable fascination sur le bourgeois. Le truand incarne, en effet, un type de héros de l'individualisme moderne à une époque où la plupart des valeurs types de l'aventure tendent à se démonétiser, sauf dans le *milieu*. Ce terme, qui date de 1921, s'applique à « l'ensemble des hommes et des femmes 'affranchis', vivant en marge des lois, mais obéissant à des

1. Albert Dauzat, *les Argots*, Paris, Flammarion, 1925, p. 15.

règles traditionnelles qui leur sont propres<sup>2</sup>». Il s'agit d'un monde marginal, qualifié de souterrain en anglais — *the underworld* — d'une société criminelle avec son langage, ses lois et ses coutumes propres constituant, à l'occasion, un réservoir inépuisable pour les basses besognes politiques.

Aux termes péjoratifs dont l'affuble volontiers la grande presse tels que *malfrat* (*goon*), *truand* (*thug*) ou *voyou* (*hood/hoodlum*), celui qui appartient au milieu (ou *mitan*, en argot) préfère se décrire comme un *homme*. Au contraire, en argot anglais, *the Man* qualifie indistinctement un gardien de prison, un policier ou un détective privé. De plus, si le *vrai de vrai*, pour reprendre le titre du dictionnaire d'Auguste le Breton<sup>3</sup>, est une vedette dans sa spécialité, il peut alors revendiquer l'un de ces deux titres enviés dans la pègre et empruntés au vocabulaire de l'escrime : *épée*, *lame* que traduit le mot anglais *whiz*. On dit également d'un « homme loyal, courageux et de mentalité propre », selon les termes de le Breton<sup>4</sup>, qu'il est *pur* (*a right guy*), *franco* (*a square dealer/shooter*), *réglo* (*on the legit, on the level*) ou *régul* (*regular*) et même, comble de l'estime de la part de ses semblables, qu'il est *blanc-bleu*. À ce terme emprunté au vocabulaire des diamantaires et s'appliquant à la pureté et à la qualité des reflets d'une pierre précieuse, l'anglais répond par une image comparable (*a white man*).

D'autre part, le *dur* affiche volontiers une attitude de bravache afin de maintenir son image de marque parmi ceux du *mitan*.

...il est un fait que le peuple répugne à exprimer et à montrer des sentiments désintéressés : il y voit un signe de féminité, de puérilité et il se défend souvent de son émotion par des violences et des obscénités qui 'compensent' un sentiment de faiblesse et le poussent à plastronner comme les soldats devant le feu ou le condamné sur l'échafaud<sup>5</sup>.

Ce comportement se reflète en particulier dans le vocabulaire des condamnés à mort qui, avec un sens de l'humour noir, baptisent la guillotine : *la bascule à Charlot* ou encore *la veuve*, d'où les expressions macabres du genre : *épouser la veuve*, *y aller du gadin* ou *se faire raccourcir* signifiant se faire guillotiner, avant de se retrouver au cimetière, surnommé *jardin des refroidis*. Cette forme d'humour particulier se retrouve chez les truands nord-américains comme l'attestent ces quelques euphémismes. *Necktie* s'applique au sinistre nœud coulant de la potence tandis que *the hot chair* ou *the hot squat* désignent la chaise électrique sur laquelle le prisonnier va griller ou frire (*to burn, to fry*). En Californie, la chambre à gaz est surnommée *la green room* par allusion à la couleur des vapeurs de cyanure. Ce type d'exécution capitale est assimilée par les détenus à une sorte de fête macabre (*la pill party*, en raison des deux pastilles de cyanure que l'on fait tomber dans un seau rempli d'eau sous la chaise du condamné). On dit de celui-ci, contraint de respirer le gaz mortel, qu'il *suce le tuyau* (*to suck the pipe*).

2. Albert Simonin, *le Petit Simonin illustré*, Paris, Les Productions de Paris, 1959, p. 197.

3. Auguste le Breton, *l'Argot chez les vrais de vrais*, Paris, Presses Pocket, 1960.

4. *Ibid.*, p. 393.

5. Pierre Guiraud, *l'Argot*, Paris, P.U.F., p. 44.

Parmi les nombreuses activités illégales auxquelles se livre le *milieu*, la prostitution et le trafic de drogue occupent une place privilégiée.

Le proxénétisme constitue l'élément nourricier du milieu. La carrière d'un truand débute presque toujours par l'exploitation d'une ou plusieurs femmes<sup>6</sup>.

La femme du souteneur est celle qui le nourrit, sa *marmite* ou son *bifteck* (*meal ticket*). Ainsi, grâce à ce qu'il est convenu d'appeler son « gagne-pain », le proxénète est alternativement qualifié de *baigne dans le beurre*, *bête à pain*, ou *mangeur de blanc*, tandis qu'un protecteur, novice dans le métier, n'est qu'un *barbeau* ou un *brochet à la mie de pain*, voire un *julot casse-croûte*, termes rendus approximativement en anglais par *chili pimp* ou *popcorn pimp*.

Le proxénète est aussi dépeint sous les traits d'un marchand, comme le révèlent ces quelques exemples : *bidochard*, *maquignon*, *marchand de barbaque* ou de *viande* ; il en est de même en anglais avec les termes : *ass peddler*, *butt peddler* ou *crack salesman*. Enfin, le souteneur est encore plus souvent assimilé au poisson : *le maquereau* (*mackerel*) parmi d'autres espèces de la faune marine : *brochet*, *dauphin*, *dos vert*, *hareng*, *merlan*, *pescade*, *poisse*, *poisson*, *sauret*, etc. Il est à remarquer que l'argot anglais est moins riche dans ce domaine (*fish and shrimp*).

Bien que l'époque de la *French connection* (filiale française) appartienne au passé, la drogue continue à rapporter gros aux *caïds* de la pègre (*big shots*). Ainsi, en 1979, le trafic de l'héroïne a rapporté 250 millions de francs, soit 72 millions de dollars. Un exemple est éloquent : un gramme d'héroïne vaut 50 francs (15 dollars) à Bangkok ; le même gramme atteint 800 francs (300 dollars) dans les rues de Paris. La drogue possède, elle aussi, son argot qui est infiniment moins riche qu'on ne le supposerait a priori. La raison en est simple. Le milieu des drogués (*camés*, *toxicos* = *hypes*, *junkies*) est, par définition, celui du silence. Moins on parle et moins grands sont les risques, d'où la pauvreté relative du vocabulaire.

D'autre part, celui-ci abonde en emprunts à l'anglais américain. À titre d'exemple, citons : *acid* (L.S.D.) ; *brown sugar* (héroïne de provenance mexicaine) ; *freak* (drogué solitaire et neurasthénique) ; être *high* (planer) ; *home grown* (drogue cultivée localement) ; *joint* (cigarette de marijuana) ; *overdose* (surdosage) ; *pot* (marijuana) ; *shoot* (piqûre — *piquouze* — en argot) ; *speed* (amphétamines) ; *stick* (cigarette de marijuana) ; *stoned* (drogué — *défoncé* — en argot) ; faire un *bad trip* (état hallucinatoire provoqué par l'usage de L.S.D.). On relève également de nombreux calques sémantiques dans le domaine de la drogue : *cheval* (*horse* : héroïne) ; *herbe* (*grass* — marijuana) ; *merde* (*shit* : haschich) et dans celui de la toxicomanie : *flipper* (planer ou faire un mauvais voyage) ; *shooteuse* (seringue) ; *sniffer* (priser de la cocaïne) ; *droper une dose* = *se fixer* ; *se shooter* (se piquer à l'héroïne).

Si nous abordons, à présent, l'étude de la langue des « gendarmes », après celle des « voleurs », force nous est de constater que l'argot de la police em-

6. James Sarrazin, *M... comme Milieu*, Paris, Alain Moreau, 1977, p. 7.

prunte abondamment à celui de la pègre. Il s'est créé, de tout temps, une osmose linguistique inévitable entre ces deux groupes sociaux intimement liés, bien que traditionnellement ennemis : la *flicaille* et la *canaille*. Comme l'avoue un ex-commissaire de la brigade criminelle dans l'avant-propos de son dictionnaire :

L'homme de police judiciaire, obligé de côtoyer les truands patentés du *Mitan*, acquiert par la force des choses une connaissance plus ou moins approfondie de l'argot<sup>7</sup>.

Examinons d'abord la façon dont l'homme du *milieu* qualifie son ennemi héréditaire : le *flic*, mot attesté dès le XIX<sup>e</sup> siècle (1<sup>o</sup> commissaire de police dans l'argot des filles vers 1828; 2<sup>o</sup> sergent de ville, appelé initialement *fligue* à *dard* chez Vidocq, 1836)<sup>8</sup>. Pour exprimer son mépris à l'égard du policier, le truand se plaît souvent à le comparer à un animal de préférence stupide ou brutal. Le policier peut être ainsi assimilé à un volatile (le *poulet* ou le *perdreau* qui désigne indistinctement le policier en civil alors que l'*hirondelle* qualifie le gardien de la paix) ou à un mauvais cheval — comme la prostituée — (le *bourre*, la *bourrique*, le *roussin*). Mais le terme le plus largement utilisé, avec *flic*, reste sans doute celui de *vache*, incarnation parfaite aux yeux du mauvais garçon de la force aveugle et quasi bestiale du défenseur de l'ordre public.

L'argot américain, lui, emprunte à l'espagnol, en raison du fort élément hispanique qui colore son *milieu* (*azul*, *chota*, *tombo* : termes *chicanos* largement employés en Californie et dans le sud-ouest des États-Unis). De plus, l'assimilation du policier à la couleur de son uniforme y est également fréquente (*black and white* s'appliquant aussi bien à la voiture-radio de la police qu'à son conducteur; *blue boy*; *blue suit*; *the boys in blue*). Enfin, parmi les espèces animales retenues par l'argot américain, celui-ci semble avoir porté son choix sur le taureau (*bull*), chargé des mêmes connotations péjoratives que la *vache* française! Ainsi, *a harness bull* désigne un gardien de la paix en tenue, celui que l'on appelle en argot français un *habillé*, par opposition au *déshabillé*, fonctionnaire en civil (*a plain-clothes man*). Le policier américain est également comparé à un porc (*a pig*) et on se souvient des graffiti du genre : *Pigs off campus* ! qui fleurissaient sur les murs des universités en colère lors de la guerre du Viêt-nam. Pour leur part, les camionneurs aiment à qualifier entre eux les policiers de la route de *Smokey*, par allusion au célèbre ours coiffé du chapeau scout et chargé de mettre en garde les imprudents contre les incendies de forêt.

Au cours d'une rafle (*a police raid*), qu'on désigne en argot sous le terme de *raclette* (*a bust* en américain), la police procède à une vérification d'identité, on dit alors qu'elle *tape aux fafs*. D'autre part, si un malfaiteur est pris en flagrant délit (en *flag*), on dit qu'il est *fait aux pattes*, *aux prunes* ou *sur le tas*, expressions qui se rendent en anglais par *dead bang*, *red eye*, *red-handed*.

En outre, lorsque le policier, au terme d'une enquête, procède à une arrestation, ce que dans le jargon administratif on appelle pudiquement une interpellation, il dispose d'un vocabulaire coloré dont la richesse atteste élo-

7. Jacques Arnal, *l'Argot de la police*, Paris, Eurédif, 1975.

8. Gaston Esnault, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse, 1965, p. 299.

quemment la satisfaction du chasseur comblé. En effet, n'a-t-il pas le choix entre une vingtaine de verbes plus imagés les uns que les autres : *agrafer*, *alpagner*, *arquepincer*, *ceinturer*, *cercler*, *emballer*, *embarquer*, *épingler*, *ficher dedans*, *flanquer dedans*, *fourrer dedans*, *rentrer*, *sauter*, *servietter*, *sucrer* ? L'argot américain nous propose une gamme non moins riche : *to grab*, *to haul in*, *to nab*, *to nail*, *to nick*, *to pinch*, *to pull in*, *to run in*, *to slop in*, *to take in*.

Quant au truand qui, tel une pièce de gibier, vient de se faire *agrafer* par un *flic*, on dit qu'il est *fait* ou *fabriqué* (*clipped* ou *slouched*). Force sera à ses comparses, plus chanceux que lui, de constater qu'il s'est fait *baiser*, *faire marron*, *gauler*, *piper*, *piquer* ou *ramasser*. Plus tard, au cours de l'interrogatoire, les policiers, désireux d'obtenir à tout prix des aveux, pourront être amenés à perdre leur sang-froid et à infliger une correction à leur prisonnier. Dans leur pittoresque jargon de métier, cela se dit *filer une avoine* ou *filer une tisane* (rendus par l'anglais *to sweat* ou *to work over*).

Comme viennent de le révéler ces quelques exemples, l'argot, langue spéciale des malfaiteurs, est bien une branche originale de la langue populaire. Mais l'argot, parlé par les truands, apparaît également comme un signe de caste et l'affirmation d'une différence et d'une supériorité sur le bourgeois, le *cave*, et surtout le policier, bref sur tous ceux qui n'appartiennent pas au *milieu*. Ainsi que nous venons de le constater, l'argot des malfrats possède un vocabulaire technique destiné à désigner certains aspects d'une activité spécifique, et la précision de ce lexique s'apparente à la richesse indispensable des termes désignant les différentes activités criminelles. Toutefois, ces richesses linguistiques ne sont pas l'apanage des seuls hors-la-loi car, comme nous l'avons vu, ceux qui, de l'autre côté de la barricade, représentent l'ordre sont dans l'obligation professionnelle de pénétrer leur langage.

À une époque où règnent le conformisme et l'uniformisation, le truand est souvent dépeint dans les médias et la littérature comme l'un des derniers héros de l'individualisme moderne. Jadis secret, son langage particulier nous introduit dans un monde original, nous soustrayant au quotidien, tout en conférant aux êtres et aux événements une réelle valeur romanesque et poétique.